



**HAL**  
open science

# Les paysans italiens, une composante du paysage rural de l'Aquitaine centrale et du Réolais dans l'Entre-deux-guerres

Carmela Maltone

► **To cite this version:**

Carmela Maltone. Les paysans italiens, une composante du paysage rural de l'Aquitaine centrale et du Réolais dans l'Entre-deux-guerres. L'Entre-Deux-Mers et son identité. La Réole et le Réolais, Comité de Liaison de l'Entre-Deux-Mers (CLEM), pp.251-260, 2019, 979-10-95592-03-7. hal-03126386

**HAL Id: hal-03126386**

**<https://hal.science/hal-03126386>**

Submitted on 31 Jan 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Article publié in *L'Entre-deux-Mers et son identité. La Réole et le Réolais*, Actes du seizième colloque Clem (Comité de laide l'Entre-deux-mers), Le Bourg, 2019, p. 251-260.

## **Les paysans italiens, une composante du paysage rural de l'Aquitaine centrale et du Réolais dans l'Entre-deux-guerres**

**Carmela Maltone**

Maîtresse de Conférences en Histoire politique et sociale et de l'Italie contemporaine, Université Bordeaux Montaigne.

31 janvier 2021

### **Résumé**

Le flux migratoire italien dans le Sud-Ouest a débuté en 1923 pour se tarir avant la guerre. Cette vague d'émigration est donc un phénomène qui est maintenant bel et bien achevé et depuis longtemps mais le territoire porte encore leur empreinte. Les immigrés italiens par leur action ont marqué le territoire, ont façonné le paysage. Leur histoire est aussi l'histoire de ce territoire.

Les origines de ce flux, la composition sociale des migrants, les apports dans l'agriculture font l'originalité de cette immigration. Nous avons reconstruit ces 40 années d'immigration italienne dans le sud-ouest à l'aide des archives et de la mémoire.

### **Mots-clés**

Immigration, italienne, Italiens, Italie, paysans, agriculture, campagnes, dépeuplement, Sud-ouest, Gascogne, Aquitaine, La Réole, main-d'œuvre immigrée, histoire immigration, mémoire immigration.

### **Les campagnes gasconnes au temps du dépeuplement et du recours à l'immigration**

A partir de la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la plaine de l'Aquitaine centrale, région principalement agricole et constituée de terres fertiles cultivées en polyculture, connaissait une très forte baisse démographique, à la fois due à une chute de la natalité et à un marquant exode vers les villes. Les recensements postérieurs à 1840 témoignent de ce déclin inédit pour un territoire parmi les plus prolifique de France. Ce dépeuplement, préoccupant, des campagnes était aggravé par les pertes de la Grande Guerre. Entre 1840 et 1921, le Lot-et-Garonne, principalement ses campagnes et les petits bourgs, accusaient une perte de 100 000 personnes soit une diminution de 31% de sa population. A elle seule, la

Gironde comptait 22 600 morts au champ d'honneur soit 2,8% de sa population totale de 1911<sup>1</sup>.

Le dépeuplement avait des effets désastreux sur l'agriculture : la pénurie de main-d'œuvre entraînait l'abandon des terres et des fermes, une baisse de la production céréalière et une chute spectaculaire du foncier. Ainsi, avant même la guerre, une exploitation lot-et-garonnaise de 19 hectares payée 63 000 francs en 1887 était revendu 25 150 francs en 1910<sup>2</sup>. Dans ce même département, les terres labourables passaient entre 1913 et 1923 de 276 220 à 254 780 hectares <sup>3</sup>. Des terres, autrefois fertiles, se vendaient à des prix dérisoires dans tous les départements aquitains.

Les observateurs de l'époque - géographes, agronomes ou économistes - qui sillonnaient la France rurale brossaient un tableau très sombre d'un espace qu'ils appelaient la Gascogne<sup>4</sup>.

*La Gascogne est une terre qui meurt. [...] Combien est pénible un voyage dans ces régions ! Visiter cette vallée de la Garonne et vous pouvez mesurer exactement la dévastation et les ruines dont le manque d'enfants et d'agriculteurs a été la cause ; quand on parcourt ces campagnes, la première impression décèle la richesse et l'abondance mais pour l'observateur averti, des notes discordantes, des ombres inquiétantes apparaissent soudain dans ce riant tableau. Ici, c'est un champ où des traces de labour sont encore visibles et que la lande a envahi de nouveau. Plus loin, une maison faite de torchis et de briques, d'aspect lamentable, que la moindre tempête balayera [...]. Traversez un village, on le dirait abandonné. Dans ses rues désertes, c'est le silence puissant des ruines, l'impression navrante des solitudes. L'école dénote le peu de vitalité de la race. Certaines ne comptent plus d'élèves<sup>5</sup>.*

Afin de faire face à cette crise agricole et inciter les agriculteurs à une remise en culture des terres, le gouvernement mettait en place un programme de retour à la terre fondé sur trois piliers : amélioration des conditions de vie des paysans, formation aux nouvelles techniques agricoles et aides financières<sup>6</sup>.

---

<sup>1</sup> Brigitte Boyer, Le rôle de l'immigration italienne dans la mise en valeur agricole de la plaine agenaise, in *L'Immigration italienne en Aquitaine*, sous la direction de Pierre Guillaume, Talence, MSHA, 1988, p.115 ; Philippe Roudie, Les travailleurs italiens en Gironde, *L'Immigration italienne en Aquitaine*, op. cit., p. 55.

<sup>2</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, Thèse pour doctorat en Sciences Politiques, Bordeaux, Imprimerie de l'Université, 1928, p.19.

<sup>3</sup> *Statistiques Agricoles Annuelles*, 1919 et 1925.

<sup>4</sup> Nous utiliserons nous-mêmes ce terme, même s'il est inexact puisque la Gascogne comprend principalement le Gers, les Landes, les Hautes Pyrénées et la partie méridionale du Lot et Garonne, donc un espace plus méridional que celui de l'immigration italienne, centré sur la moyenne vallée de la Garonne.

<sup>5</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p. 10-11.

<sup>6</sup> Loi du 4 mai 1918 et Décret du 17 octobre 1922.

L'utilisation d'un outillage et de méthodes plus modernes étaient censées freiner l'exode et ainsi permettre de cultiver des surfaces plus importantes avec moins de bras. La mise en œuvre de cette mission fut confiée aux Comités Départementaux de Retour à la Terre.

Parallèlement, les pouvoirs publics cherchèrent à répondre à la crise de la main-d'œuvre par une politique nataliste sous forme de primes à la naissance attribuées par les communes ou les Conseils Généraux. Toutes ces mesures, en soi pertinentes, présentaient cependant l'inconvénient de porter leurs fruits sur le long terme alors que la crise agricole réclamait des réponses immédiates : il fallait donc importer de la main d'œuvre. On envisagea d'abord de faire venir des Bretons, dont la natalité était telle qu'une partie d'entre eux émigrerait régulièrement, notamment vers le Canada.

Cette tentative de colonisation intérieure vers la Gascogne échoua lamentablement car seules quelques familles vinrent s'installer. Les Offices Départementaux de la Main-d'œuvre Agricole expliquaient cet échec par l'état des maisons et les conditions de vie proposées. Cependant le frein majeur était culturel. Les autorités bretonnes, notamment ecclésiastiques, virent dans le transfert de leur population une menace pour son identité. La confrontation avec une culture différente aurait entraîné la perte de leur langue, leurs mœurs, leur religion catholique, et une baisse de la natalité.

L'échec de la greffe bretonne amenait les autorités agricoles gasconnes à rechercher à l'étranger cette main-d'œuvre. Certains pays européens comme la Pologne, la Belgique, l'Espagne ou la Grèce constituaient pour la France un réservoir de bras. Plusieurs tentatives de repeuplement avec ces populations furent effectuées mais ces expériences échouèrent. Les autorités agricoles locales se tournèrent vers l'Italie, pays à l'époque d'émigration.

Dès la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, un nombre important d'Italiens s'était dirigé vers l'Allemagne, de préférence en Bavière ou en Rhénanie et vers l'ancienne Autriche-Hongrie. La destination de prédilection était cependant l'Amérique, terre fantasmée pour ses richesses et sa prospérité. En 1914, les USA comptait 1 200 000 Italiens et l'Argentine 1 540 000<sup>7</sup>. Mais la loi états-unienne

---

<sup>7</sup> *Chronique des Migrations*, BIT, novembre 1926. Sur l'émigration italienne en France voir : *Ciao Italia. Un siècle d'immigration et de culture en France*, sous la direction de Stéphane Mourlane, Dominique Païni, Paris, Editions de La Martinière, 2017.

du 1 juillet 1924 introduisait des restrictions sévères au flux migratoire, puisqu'elle fixait le contingent annuel de chaque nationalité à 2% de son effectif présent en 1890. Ainsi seuls 3 389 Italiens pourraient immigrer chaque année. La fermeture de ces frontières changeait les routes de l'émigration italienne, la France devenait une destination de remplacement et la Gascogne un espoir pour les Transalpins qui préféraient travailler dans l'agriculture.

Nous suivrons ces Italiens dès leur arrivée en Gascogne pour décrire les origines de ce flux, leur composition sociale, les apports dans l'agriculture, leur insertion dans le tissu local. Nous avons reconstruit ce phénomène à l'aide de deux types de sources : d'une part des documents écrits et officiels, à savoir les recensements, les rapports institutionnels, la presse locale et les études réalisées par des observateurs avertis de l'époque ; d'autre part, à l'aide des témoignages collectés il y a désormais trois décennies, auprès des pionniers de cette immigration et de leurs descendants. Les sources écrites émanent des archives françaises et italiennes et l'enquête orale a surtout été menée dans le Gers, le Lot-et-Garonne et la Gironde. La parole des anciens pionniers italiens émigrés dans trois communes du Réolais : St Hilaire, St Savy et la Réole elle-même a été recueillie en 1986 par Olivier Zanardo, alors étudiant en histoire à l'université Michel de Montaigne<sup>8</sup>.

L'interrogation de la mémoire de plusieurs dizaines de personnes permet de reconstituer une multitude d'histoires individuelles, uniques dans leurs détails mais avec de nombreux points communs, un fil rouge les unissant : les raisons du départ, les modalités d'installation, la trajectoire sociale. Les témoignages sont particulièrement précieux car ils représentent une source directe et interne à l'immigration. Cette parole que nous avons eu la chance de capter est d'autant plus précieuse qu'elle est éteinte à jamais.

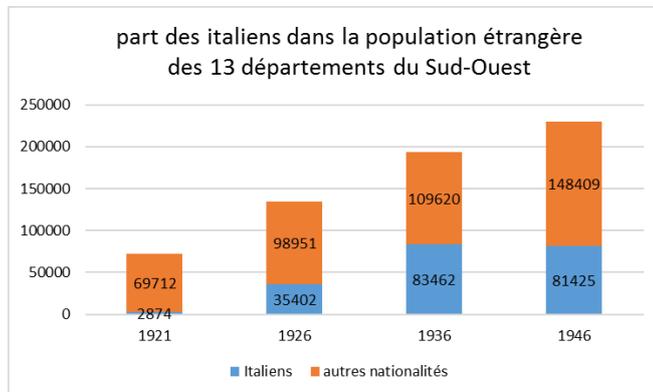
### **Des paysans italiens attirés par la terre gasconne**

L'arrivée des Italiens en Gascogne fut soudaine et massive : en 1921 les treize départements du Sud-Ouest (5 d'Aquitaine et 8 de Midi-Pyrénées) étaient

---

<sup>8</sup> Pour l'intégralité des témoignages recueillis par Oliver Zanardo voir : *La naissance d'une communauté étrangère en Réolais ou 30 ans d'immigration italienne : 1924-1954*, Travail d'Etudes et de recherche en histoire contemporaine, Université Bordeaux 3, 1986.

pratiquement vides d'Italiens, seulement 2 874 ; leur nombre passait à 35 402 au recensement de 1926 et à 83 462 à celui de 1936<sup>9</sup>. Ce chiffre décroîtra dans l'après-guerre sous l'effet des naturalisations, du décès des premières et deuxième générations et de l'application du droit du sol pour leur descendance.



Sources : tableau reconstitué à partir des recensements généraux de la population, de 1921 à 1946, Insee.

Cette immigration était constituée principalement de familles paysannes qui, en Italie, cultivaient leur terre comme métayers, fermiers ou petits propriétaires. Les premières arrivèrent grâce à des annonces agricoles diffusées par le Comité Régional de la Main-d'œuvre Agricole du Sud-Ouest, via la presse locale du nord de l'Italie, et relayait par les mairies ou les paroisses de petits bourgs. C'est en allant à la messe le dimanche que les paysans apprenaient pendant le prêche la situation des terres gasconnes et des opportunités de s'installer dans des contrées en manque d'agriculteurs.

Les premiers arrivés par cette filière furent à l'origine d'une véritable chaîne de l'émigration. Les lettres envoyées à d'autres membres de leur famille, à leurs amis, à d'autres familles du même village firent croître rapidement leur nombre. Les petits noyaux arrivés en 1922 à Castelsarrasin dans le Tarn-et-Garonne se dispersèrent dans les départements voisins, Gers, Haute-Garonne et Lot-et-Garonne<sup>10</sup>. L'importance croissante de ce mouvement nécessitait une certaine organisation. Le Comité Régional de la Main-d'œuvre Agricole du Sud-Ouest de Toulouse créait un bureau consacré uniquement au recrutement des paysans italiens et à leur placement en Gascogne. Ainsi ce Comité s'adressait aux propriétaires :

*Le Comité a de nombreuses offres de main-d'œuvre italienne qu'il pourrait placer tout de suite. Une centaine de familles italiennes sont déjà installées [...]. Les premières donnent entière satisfaction aux propriétaires [...]. Il est facile de les voir à l'œuvre, d'avoir par les propriétaires, par les*

<sup>9</sup> André Hauriou, L'immigration italienne dans le Sud-Ouest, *Revue Année Politique*, avril 1928.

<sup>10</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p. 34-35.

*voisins des renseignements sur leur compte et de contrôler aisément ce que nous avançons*<sup>11</sup>.

Ces Italiens arrivaient de trois régions du Nord de l'Italie : la Lombardie, la Vénétie et le Frioul. Près des 9/10<sup>ème</sup> étaient originaires de la plaine du Pô ou plus généralement de l'Italie du Nord, une zone qui possédait à cette époque des activités agricoles et industrielles relativement prospères et rompues au progrès.

Ce mouvement migratoire côté italien s'expliquait d'abord par une situation démographique et économique diamétralement opposée à la Gascogne. Pendant que cette terre française se vidait de ses forces vives la population rurale du Nord-Est de l'Italie, à la fin de la grande guerre, connaissait d'une part une croissance démographique de 2 % et de l'autre des difficultés économiques à cause de la disparition des emplois d'appoint industriels, source de revenu complémentaire pour les paysans. Monsieur A.C., un agriculteur de St Hilaire né dans la province de Côme en Lombardie racontait en 1984 :

*Les familles italiennes étaient plus nombreuses. Ici les couples n'avaient pas d'enfants ou ils en avaient un ; [...] c'est pourquoi il y avait tant de propriétés perdues. Combien de vieux Français n'avaient pas de quoi donner leur héritage !*

Le départ fut déterminé par d'autres difficultés moins conjoncturelles : le la forte pression fiscale sur les petites exploitations et le prix élevé des terres qui empêchaient tout développement. Au début des années 20, l'hectare atteignait dans la plaine du Pô de 25 à 30 000 francs, parfois davantage. Ces terres très fertiles et bien irriguées faisaient vivre des grandes familles. Dans ces contrées du nord de l'Italie, les conditions étaient bien différentes qu'en Gascogne où les terres se vendaient 1 000 francs l'hectare habitation comprise, mais avec des sols pénibles à cultiver<sup>12</sup>.

Avec l'arrivée du fascisme au pouvoir en 1922, la situation paysanne se dégradait davantage en particulier celle des métayers avec la réintroduction d'un système de partage très inégal, fondé sur la règle de 70% de la récolte pour le propriétaire, 30% pour le cultivateur. Le moteur de l'émigration n'était donc pas la faim ou la misère, mais bel et bien l'espoir d'améliorer leur situation en saisissant une occasion unique de faire fortune. Un observateur de l'époque résume ainsi les cause de cette immigration :

*C'est n'est pas la misère, ni le chômage qui ont chassé de chez eux les Italiens. Ce sont plutôt des comparaisons permanentes entre les prix de la terre et des produits agricoles, le taux des impôts et les conditions de*

---

<sup>11</sup> *L'Agriculteur du Gers*, 15 novembre 1923.

<sup>12</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p. 32-33-99-100.

*l'affermage dans les deux pays qui permettant à leur travail une rémunération supérieure chez nous les ont attirés dans notre Sud-Ouest*<sup>13</sup>.

Au-delà de la concomitance de ces facteurs objectifs, le départ vers la Gascogne fut facilité par l'image paradisiaque rapportée par les premiers paysans italiens chargés d'effectuer des voyages d'exploration dans ces terres ou par les lettres enthousiastes envoyées à la famille par les pionniers. Les uns et les autres présentaient la Gascogne comme un pays facile, accueillant, chaleureux, pouvant leur procurer des revenus confortables une fois fécondé par le travail. Dans l'imaginaire collectif des candidats au départ, la Gascogne prenait la forme de la terre promise, d'une nouvelle Amérique où on pouvait faire fortune. Ils ne demandaient donc qu'à partir la tête remplie d'images mirobolantes.

Ces Italiens s'installèrent principalement dans les campagnes de quatre départements, dont trois de l'actuelle Occitanie. Au recensement de 1926, on en comptait 6 776 dans la Haute-Garonne, 6 383 dans le Gers, 4 123 dans le Tarn-et-Garonne. Le quatrième département fut le Lot-et-Garonne, avec 7 594 présences et enfin la Gironde avec 2 253. Dans les autres départements aquitains la présence italienne fut marginale quoique la tache de l'immigration atteigne la Dordogne méridionale, à la limite de la Gironde et du Lot-et-Garonne.

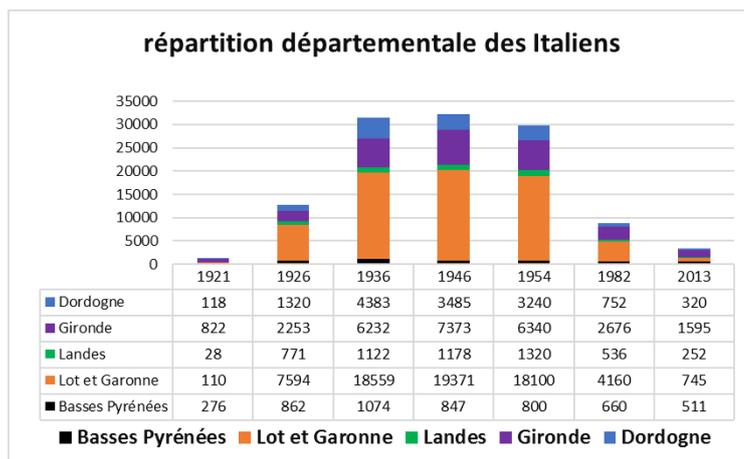
En superposant la carte des zones d'arrivée des Italiens à la carte physique du Sud-Ouest, on constate que l'implantation s'est effectuée sur les coteaux du bassin de la Garonne, dans des zones de polyculture et qu'elle s'arrêtait aux limites du vignoble bordelais qui était beaucoup moins hégémonique qu'actuellement. Les riches terres alluviales des grandes vallées n'étaient pas pour eux.

Avec les arrivées successives leur nombre va croître dans tous les départements aquitains : le recensement de 1936 en dénombrait 31 370 dont 18 559 en Lot-et-Garonne et 6 232 en Gironde. Leur présence atteignait, sous l'effet également des naissances, son point d'orgue au recensement de 1946 avec 32 254 dont 7 373 en Gironde<sup>14</sup>.

---

<sup>13</sup> Emile James, L'immigration italienne dans le Sud-Ouest, Revue *Etudes Coopératives*, octobre-décembre 1927.

<sup>14</sup> Résultat statistique du recensement général de la population de 1936 et 1946, Insee.



Source : tableau reconstitué à partir des recensements généraux de la population, de 1921 à 2013, Insee. Pour 2013, il ne s'agit pas des Italiens, mais des personnes nées en Italie.

Ce flux fut si débordant que les Italiens se placèrent très rapidement en tête des populations étrangères de la région : en 1936, ils représentaient 41% de la population étrangère, suivis par les Espagnols, à 35%. Leur arrivée fait considérablement augmenter la présence étrangère dans les quatre départements, près de 35 000 entre 1921 et 1926. Le nombre d'étrangers présents dans le Lot-et-Garonne tripla durant ces cinq ans, passant de 5 238 étrangers à 15 520<sup>15</sup>. Quoiqu'importante, cette présence italienne ne représentait en 1936 que 1,5% de la population totale de l'Aquitaine (2 155 138 habitants) et 0,73% de la population totale de la Gironde (850 567 habitants). Implanté principalement à la campagne elle va, dès les années vingt, exploiter de 1,5% à 3% des terres cultivables selon les départements<sup>16</sup>.

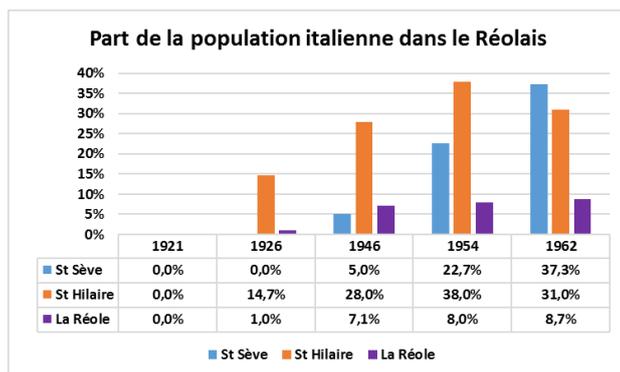
Dans les terres girondines, le mouvement ne prit de l'ampleur que dans l'Entre-deux-mers, bas (Créon, Targon) et surtout haut (Pellegrue, Monségur, la Réole), c'est-à-dire à proximité du grand foyer d'immigration du Marmandais. La Jurade de Saint-Emilion avait également fait appel à des ouvriers agricoles italiens pour compenser les pertes de la grande guerre<sup>17</sup>. Les Italiens qui s'installèrent dans le Réolais venaient très majoritairement de Vénétie, notamment de la province de Trévise, quelques-uns des provinces du nord de la Lombardie, Côme et Bergame. La commune la plus concernée fut Saint Hilaire, où dès 1926 les Italiens représentaient 15% de la population et culminaient à 38% au recensement de 1954. Saint Sève fut aussi concernée, mais un peu plus tardivement<sup>18</sup>.

<sup>15</sup> Henry Peyret *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p. 52.

<sup>16</sup> André Hauriou, *L'immigration italienne dans le Sud-Ouest*, op. cit..

<sup>17</sup> Philippe Roudie, *Les travailleurs italiens en Gironde en 1926*, op.cit., p. 57-58.

<sup>18</sup> Brigitte Boyer, *Le rôle de l'immigration italienne dans la mise en valeur agricole de la plaine agenaise*, op.cit., 115-125 ; Recensements Insee de 1926 à 1954.



Source : tableau reconstitué à partir des recensements généraux de la population, Insee 1921-1962.

Dans le Réolais, peu d'Italiens étaient arrivés directement d'Italie. Certains avaient déjà émigré en Amérique ou dans d'autres régions de France comme en témoigne Monsieur A.D., fils d'un cultivateur italien à St Hilaire et originaire de Orsago (province de Trévise):

*Moi personnellement je n'ai pas émigré dans d'autres pays mais mon père lui avait fait 20 ans en Amérique du nord, dans le Colorado. Il était mineur là-bas. Il avait économisé un peu d'argent et il s'était acheté une maison et une petite exploitation en Italie qu'il pensait exploiter avec son frère. Puis il est venu en France au moment du fascisme. [...] Il avait des idées un peu libérales.*

### **Une implantation transalpine qui éveilla éloges et réticences**

Au début, l'arrivée des Transalpins ne rencontra pas d'animosité de la part des élites locales, sauf quelques rares exceptions de la part d'une droite nationaliste. Elles témoignaient de la satisfaction et contribuaient à élaborer une image valorisante. Les Comités de Retours à la Terre ou les bureaux de la main-d'œuvre agricole les présentaient comme une force de travail « expérimentée, proche culturellement des Gascons, de mœurs et d'adaptation facile, latine, et enfin peu exigeante ». Le préfet du Lot-et-Garonne dans une lettre au Ministre de l'Intérieur s'exprimait dans ces termes :

*L'émigrant italien dans notre région est un Italien du nord, c'est-à-dire qu'il est courageux et travailleur et que, de plus, comme tout paysan italien, il se contente de peu<sup>19</sup>.*

*Le Journal* de Toulouse relaie cette image en écrivant le 18 juin 1925 :

*Les Italiens sont de race latine et, quoiqu'on ait abusé de la formule, nous pouvons les regarder un peu comme des parents. A certains égards, ils nous rendent service en venant cultiver des terres que nous laissons à l'abandon. A maintes reprises nous avons fait appel sans dommage à leur concours ouvrier et volontiers nous les considérons bienvenus.*

<sup>19</sup> Rapport du 12 juin 1925, Archives Nationales, F7 13518.

Un haut fonctionnaire du Ministère de l'Agriculture, Marcel Paon, pour faire admettre l'immigration comme une nécessité pour sauver la Gascogne dans son livre consacré à l'immigration en France écrivait :

*Brémontier, pour vaincre le désert des Landes, y sema des pins ; pour vaincre l'abandon des hommes dans cette Gascogne si riche et si accueillante, nous avons dû y semer des étrangers<sup>20</sup>.*

Les Italiens du nord eurent, certes, la faveur des élites locales et des institutionnels mais pour le gouvernement de l'Hexagone, il n'était pas question d'ouvrir les vannes de ce transfert de main-d'œuvre sans une rigoureuse programmation et sans un contrôle des entrées, préconisé également par le gouvernement italien : seule la famille paysanne munie d'un contrat de travail était admise à franchir la frontière. 68% des Italiens recensés par l'Ined dans le Lot-et-Garonne étaient arrivés avec un contrat de travail.

Ces paysans s'installèrent sur les sols les plus délaissés et les moins riches du Sud-Ouest sans rupture dans leur statut social : la plupart arrivèrent comme métayers, quelques-uns comme fermiers et une minorité comme ouvriers agricoles ou domestiques. En revanche, ceux qui disposaient d'un petit capital, résultat de la vente au prix fort de leur petit lopin de terre accédaient à la propriété. La vente de 2 hectares dans leur région permettait d'acheter en Aquitaine entre 10 et 20 hectares de friches.

Les enquêtes des pouvoirs publics français nous apprennent qu'en 1927, les Italiens du Sud-Ouest se répartissaient en 13 161 métayers et fermiers, 4 500 ouvriers agricoles et domestiques, 4 830 propriétaires, alors que cet espace ne comptait 6 ans auparavant que 20 métayers ou fermiers et 18 propriétaires transalpins<sup>21</sup>. Par rapport aux autres départements du Sud-Ouest la proportion de propriétaires fut particulièrement faible dans la riche Gironde, et celle des ouvriers agricoles plus élevée que dans le Gers ou le Lot-et-Garonne, à l'agriculture beaucoup moins prospère.

Le recensement de 1926 dénombrait 900 Italiens dans l'agriculture girondine ; 70 étaient de petits propriétaires exploitant 440 hectares situés pour la plupart à l'est de l'Entre-deux-mer, aux confins avec l'agenais. 380 étaient des métayers travaillant 1 300 hectares situés dans le canton de La Réole (St Hilaire de la Noaille, Fossés-et-Baleyssac) et dans le Bazadais. Ils exploitaient des métairies de toute petite taille, près de 3 hectares. 440 étaient des salariés agricoles

---

<sup>20</sup> Marcel Paon, *L'Immigration en France*, Paris, Payot, 1926, p. 23.

<sup>21</sup> Enquête de 1927 du Ministère de l'Agriculture sur les Italiens dans l'agriculture, *Il Corriere*, 18 octobre 1926 ; Stéphane Wlocewski, *L'installation des Italiens en France*, Paris, Librairie Felix Alcan, 1934, p.48-52 ; Albert Demangeon, Georges Mauco, *Les étrangers dans l'agriculture française*, Paris, Hermann Editeurs, 1939, Tome 1, p. 25-26.

autour de Targon, du libournais et dans le vignoble de Saint-Emilion<sup>22</sup>. Des inquiétudes surgirent dans les milieux politiques, surtout de droite, lorsqu'entre 1925 et 1926 les bureaux d'affaires connaissaient une poussée des ventes des terrains agricoles à une population transalpine n'ayant aucune formation ou lien avec l'agriculture. Le prix dérisoire des terres gasconnes aiguïsa en effet les appétits de la classe moyenne italienne intéressée à investir dans le foncier d'une part pour mettre leurs capitaux à l'abri de la nouvelle du gouvernement fasciste, et de l'autre pour des raisons spéculatives.

Un système très organisé se mit en place : dans le nord de l'Italie des agents collectaient les capitaux, venaient ensuite en Gascogne pour prospecter et une fois l'achat des terrains effectué, plaçaient des métayers italiens dans l'attente de pouvoir revendre à un prix plus avantageux. Ce phénomène se produisait dans le Réolais comme relaté par Monsieur A.D. :

*Au moment de l'arrivée de Mussolini où l'on ne savait pas trop comment les choses allaient se passer, pas mal d'Italiens ont voulu exporter leurs capitaux. Il y avait un épicier, un avocat, et un propriétaire terrier qui, parce qu'ils étaient riches, croyaient qu'ils allaient perdre leurs sous. Mon père n'avait pas de capitaux mais il se trouvait là, alors ils ont mis leur argent en commun, ont créé une société et ils ont demandé à mon pauvre père d'aller en France prospecter pour acheter des exploitations agricoles [...] Il a acheté 4 ou 5 métairies, celles de Peyrat, Seigneuret, Beylard et ici.*

Cet afflux de capitaux fut cependant de courte durée, une année environ, puisque ce phénomène fut pris à partie par la droite française qui en profita pour l'instrumentaliser et mener une virulente campagne anti-italienne et subrepticement anti-immigration. Sans connaître l'ampleur exact de ces investissements et les surfaces agricoles achetées par les Italiens, elle agita le spectre de la dépossession du sol français, de la perte du contrôle du territoire. Certains élus comme l'ancien député conservateur Ambroise Rendu, allèrent jusqu'à présenter l'immigration italienne comme une « invasion pacifique » orchestrée et financée par le gouvernement de Rome<sup>23</sup>. Dans une interpellation parlementaire en 1925, le sénateur Carrère estimait que « ces étrangers propriétaires vont former un Etat dans l'Etat »<sup>24</sup>.

Ces craintes furent surtout exprimées par des politiques ou des journalistes conservateurs parisiens tels que *Le Figaro*, *L'Echo* ou *Le Journal*. Les articles qui semèrent le plus de méfiance à l'égard des Italiens furent ceux du journaliste Édouard Helsey publiés sur le *Journal*. Entre le 4 et le 21 juin 1925 paraissaient six articles aux titres très alarmistes : *La terre gasconne aux mains des étrangers* ;

---

<sup>22</sup> Philippe Roudie, *Les travailleurs italiens en Gironde*, op.cit., p. 58.

<sup>23</sup> *L'Express du Midi* du 15 avril 1926.

<sup>24</sup> *Journal Officiel* du 8 avril 1925, Débat Parlementaire, Sénat, p. 704.

*Une puissante poussée italienne envahit nos plaines et méthodiquement acquiert nos sols; Les étrangers à Nérac ; Ils ont trouvé dans nos régions un paradis terrestre un nouvel Eden et c'est en foule qu'ils arrivent ; La terre ne peut pas sans de graves périls passer aux mains des étrangers.*

L'appréhension était engendrée par une rhétorique patriotique bien rodée mais également par des chiffres impressionnants sur le phénomène. Selon Edouard Helsey les Italiens auraient acheté entre 30 et 40 % des terres gersoises et entre 10 et 20 % dans le reste de la Gascogne. Ces chiffres qui suscitèrent beaucoup d'émoi et d'indignation chez les syndicats agricoles ou les autorités départementales furent aussitôt démenties par des enquêtes préfectorales dont les résultats furent repris par Marcel Paon. Dans sa publication, ce haut fonctionnaire à l'agriculture estimait à 2% la proportion de terre aux mains des étrangers dans le Gers et à 1.5% dans le Lot-et-Garonne.

Si pour Henry Peyret, ces estimations étaient exagérées par méconnaissance des réalités locales, par des enquêtes trop hâtives et sans aucune valeur documentaire<sup>25</sup>, l'historien Ralph Schor estime que cette amplification du phénomène exprimait la prise de conscience de la portée de l'immigration de l'après-guerre en France et la crainte pour ses conséquences néfastes<sup>26</sup>. Ces préoccupations cependant ne trouvèrent qu'un très faible retentissement dans le Sud-Ouest où les journaux locaux ou les édiles radicaux s'empressèrent de manifester aux agriculteurs italiens leur sympathie et de souligner leurs qualités professionnelles ou morales.

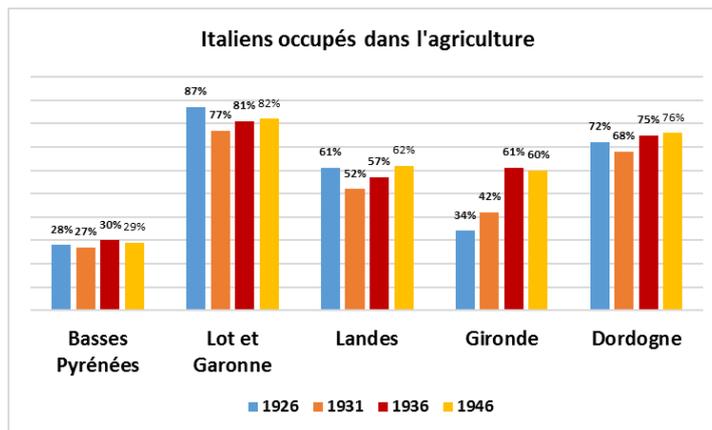
Dans la masse des immigrés paysans on distinguait un petit nombre d'actifs industriels. Si 80 % des Italiens du Lot-et-Garonne s'installèrent comme paysans, cette proportion fut cependant nettement moindre dans la Gironde plus marquée par la vigne et la ville. En 1926, ce département comptait, outre les 900 Italiens agriculteurs mentionnés plus haut, 600 Italiens travaillant quasi exclusivement comme ouvriers ou manœuvres dans la construction ; seulement un dixième dans la métallurgie. Dans le bâtiment, la moitié était sur la banlieue bordelaise et Arcachon, l'autre moitié dispersée dans les zones rurales<sup>27</sup>.

---

<sup>25</sup> Henry Payret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p.106-108.

<sup>26</sup> Ralph Schor, *L'installation des Italiens dans le Sud-Ouest (1919-1939). Une greffe réussie*, in *L'Immigration italienne en Aquitaine*, op cit., p. 31.

<sup>27</sup> Philippe Roudie, *Les travailleurs italiens en Gironde*, op.cit., p.65.



Source : tableau reconstitué à partir des recensements généraux de la population de 1926 à 1946, Insee.

Sur la commune de la Réole, ils furent, dès leur arrivée, assez nombreux dans le bâtiment parce que cette ville avait bénéficié, autour de la grande guerre, d'un exode rural de proximité et avait de ce fait besoin de renforcer son patrimoine immobilier, d'où un appel de main d'œuvre.

Les migrants agricoles arrivaient en général avec leurs familles. Plusieurs familles d'un même village faisaient le voyage ensemble en train, en amenant avec eux tout ce qu'il fallait pour cultiver : des outils, des semences et de l'enthousiasme. Dès leur arrivée leurs illusions tombèrent, ils furent très surpris par l'état des exploitations et de l'habitat gascons : terres en friche, maison abandonnées, délabrées ou vétustes, ni eau ni électricité. Ils découvraient des conditions de vie en régression par rapport à leur région d'origine. La désillusion fut grande face au rêve qui avait embelli la Gascogne. Les géographes Georges Mauco et Albert Démangeon, dans leur enquête sur les étrangers en France écrivaient :

*Beaucoup de familles italiennes quittaient des maisons modernes à plusieurs étages, largement aérées, groupées en villages de 1 000 à 2 000 habitants, éclairés à l'électricité, servies parfois par l'eau courante. Dans l'Italie du nord un « medico condotto » (médecin itinérant) veille à la salubrité des logements. Depuis 1919, la loi oblige les propriétaires à remettre en bon état les logis défectueux et à pouvoir le domaine d'eau pour les personnes et les animaux. Le mobilier rapporté d'Italie par quelques colons dit lui-même la tenue des maisons qui l'abritaient : belles armoires, brillantes commodes, lits vastes avec sommiers et matelas. On comprend que les mesures de nos campagnes les aient un peu effrayés et qu'ils aient montré quelques exigences<sup>28</sup>.*

La description de Demangeon et Mauco est conforme aux témoignages. Le premier impact avec la Gascogne est resté vif dans la mémoire des

<sup>28</sup> Albert Demangeon, Georges Mauco, *Les étrangers dans l'agriculture française*, tome 1, op. cit., p.198.

protagonistes que Olivier Zanardo a interviewé. Voici un fragment du récit de Monsieur Y.Z., habitant de St Hilaire, originaire de Castelmarte (Côme) : *Quand je suis arrivé ici, les ronces passaient par-dessus la maison, pour trouver la porte, j'ai passé toute une journée à les couper.*

Monsieur A.C., originaire lui aussi de Castelmarte et arrivé dans la partie rurale de La Réole a gardé le même souvenir : *Il fallait voir les habitations. Parents et enfants couchaient sur des paillasses, jamais il n'y avait d'eau courante. Dans la maison de mes parents, il fallait faire 800 m. pour aller chercher l'eau.*

Quoique la situation fut déplorable et le mécontentement sérieux, rares furent les départs, et la majorité s'attela à la remise en culture des terres ; lorsque leur statut leur en donnait la liberté, les Italiens pratiquèrent, à l'aide des outils apportés avec eux, les méthodes agricoles en usage dans la plaine du Pô, parfois différentes et plus avancées que celles du Sud-Ouest.

Venant des régions les plus industrialisée d'Italie, ces immigrants connaissaient déjà une agriculture largement engagée dans la mécanisation et dans un développement capitaliste. Dans la plaine du Pô, la plupart des terres était concentrée dans les mains de gros propriétaires, en général des hommes d'affaires, des agronomes très entreprenants et disposant de capitaux considérables, ce qui leur permettait de rationaliser la production agricole par l'introduction des machines, de nouvelles cultures et méthodes de travail. Les émigrants arrivés dans le Sud-Ouest étaient donc des paysans issus d'un milieu agricole innovant et, même s'ils n'avaient pas pu les expérimenter eux-mêmes, ils portaient les empreintes du modernisme.

Les Italiens utilisèrent ainsi beaucoup plus largement les engrais chimiques et savaient sélectionner, mieux que les Aquitains, les semences, notamment de blé. Ils furent aussi à l'origine d'un nouvel essor de la culture du maïs, avec l'acclimatation d'une variété à tige haute plus adaptée au climat de l'Aquitaine Centrale. Ce sont eux qui introduisirent la fumure systématique des prés, l'ensilage ainsi que la rotation triennale centrée sur l'alternance entre les cultures sarclés (maïs, blé, avoine) et la luzerne à la place de la jachère. Ils pratiquèrent un labour beaucoup plus profond pour mieux protéger les cultures du dessèchement et furent parmi les premiers du Lot-et-Garonne à acheter des tracteurs, des batteuses évoluées et des sarcleuses. En revanche ils échouèrent, faute de débouchés, dans la culture du mûrier pour l'élevage du ver à soie<sup>29</sup>. Monsieur R.C., originaire de Follina (Trévise) et installé à St Hilaire se souvient :

---

<sup>29</sup> Pour les pratiques agricoles introduites par les paysans italiens voir : Henry Payret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op. cit., p 128-150 ; Joseph Esparbès, La colonie agricole italienne dans le Sud-Ouest, *Revue Sud-Ouest Economique*, novembre 1926.

*Il y a certaines cultures que les Français ne cultivaient pas beaucoup comme le maïs. [...]. Quand nous sommes arrivés ici dans le pays de La Réole il n'y avait pratiquement pas de maïs [...]. Après la guerre, le maïs est devenu une culture courante. Maintenant les Français en planteraient jusqu'en haut des toitures.*

Cependant, pour la culture de la vigne, la méthode italienne des treilles hautes ne l'emporta pas sur les pratiques régionales et, dans le Médoc notamment, les Italiens furent tenus pour de piètres vigneron. Ces pratiques novatrices furent à l'origine de la réussite individuelle de ces Italiens et de l'amélioration générale de l'agriculture aquitaine. Un seul exemple pour argumenter ce dernier propos : dans le Gers des années 20, les rendements moyens de blé des exploitations française étaient de 12 hl/ha (7 à 9 q), alors que les exploitations italiennes atteignaient les 20 hl/ha (12 à 16 q), ce qui était pourtant loin de l'objectif de certains : atteindre le même niveau rendement que dans la plaine du Pô, environ 40 hl/ha (24 à 32 q).

Les observateurs, les professionnels de l'agriculture et les édiles locaux furent enthousiasmés par le savoir-faire de ces paysans italiens ; leurs méthodes agricoles furent minutieusement observées, évaluées dans leur efficacité et rentabilité. Ils virent dans cette immigration l'espoir d'une renaissance économique et sociale de leur région frappée par le déclin et le travail de ses migrant fut apprécié. Sous la plume de Henry Peyret on peut lire :

*L'immigration italienne a rendu à la Gascogne des services immenses. Certains ont écrit qu'elle avait sauvé nos régions d'une désertion et d'une mort certaine. Ce n'est peut-être pas exagérée. Beaucoup de terres délaissées ont été remises en état ; des champs qui, faute de labours et de soins nécessaires, redevaient stériles, portent aujourd'hui de superbes récoltes sans parler des cultures, sources certaines de richesse pour nos régions.*

A propos de leur travail Henry Peyret écrivait :

*Tout d'abord ils sont très dociles et c'est peut-être là leur principal mérite. Ils écoutent les conseils et les mettent en pratique. Ces italiens ont en général gardé un profond respect de l'autorité. [...] Ce respect, cette docilité leur viennent en partie de leur éducation professionnelle et de l'organisation économique agricole de l'Italie. Dirigés par des professeurs d'agriculture, ils se constataient d'obéir. Habités à travailler dans de grands domaines, ils devaient se soumettre à l'autorité du fermier<sup>30</sup>.*

Demangeon et Mauco étaient du même avis :

*Tous, propriétaires, fermiers, métayers, domestiques italiens, ont sauvé de l'abandon de nombreux domaines. Grâce à leurs efforts, des*

---

<sup>30</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op.cit., p.128-130.

*centaines d'hectares labourables ont été arrachés à la lande et aux broussailles. Ils ont augmenté les rendements en blé et en bétail [...]. L'arrivée des Italiens fut un puissant stimulant pour les agriculteurs gascons, ils ont sauvé de la ruine une terre qu'on désertait*<sup>31</sup>.

La presse locale se faisait elle aussi l'écho de cette image et des exploits agricoles de ces immigrés en diffusant l'idée qu'ils avaient bel et bien réussi à amorcer la rénovation agraire. Ces discours très élogieux constituent une anomalie dans l'histoire de l'accueil des populations étrangères. L'historien doit s'interroger sur l'enjeu de la promotion de cette image. Toutes les déclarations, les prises de positions de cette élite nous conduisent à penser que le but recherché était la lutte contre la routine et l'archaïsme du paysan français. En s'appuyant sur les Italiens, cette élite cherchait à démontrer qu'une agriculture plus rémunératrice, plus dynamique, intensive était possible aussi dans le Sud-Ouest. Elle s'efforçait de susciter l'esprit d'initiative, l'engouement pour un redémarrage de l'économie agricole. L'exemple italien devait servir à initier et presque dégrossir leurs voisins français.

Ces paysans italiens étaient, en effet, à la fois porteurs d'un savoir-faire agricole plus moderniste mais aussi d'une mentalité plus entreprenante, plus audacieuse. Pour mener à bien leurs projets d'investissement, ils n'hésitaient pas à faire appel au crédit bancaire, une nécessité pour des agriculteurs qui venaient d'acheter la terre et qui ne disposaient pas d'autres capitaux pour constituer une entreprise agricole productive. En général, les agriculteurs italiens furent confrontés à un système bancaire local très frileux à leur égard. La réponse à leur demande d'emprunt vint des antifascistes italiens exilés dans le Sud-Ouest. Dès 1926, grâce à des appuis auprès d'un institut bancaire italien, ceux-ci créaient à Toulouse le *Credito Franco-Italiano* avec des filiales à Agen et Nérac<sup>32</sup>.

Dès leurs arrivées et jusqu'à la fin des années 30, les savoir-faire et le dynamisme de ces paysans furent soutenus par des coopératives ou des consortiums agricoles italiens chargés de négocier pour leurs associés les meilleurs prix d'achat de fournitures et de vente de leurs productions, d'effectuer des achats groupés de semences sélectionnées d'origine transalpine. Ce négoce était complété par de l'assistance juridique, économique et technique dispensée par des agronomes italiens afin de permettre la diffusion des méthodes agricoles les plus avancées.

Le Lot-et Garonne fut pionnier en la matière par la création en 1925 à Agen de deux associations agricoles créées par les antifascistes exilés à Nérac :

---

<sup>31</sup> Albert Demangeon, Georges Mauco, *Les Etrangers dans l'agriculture française*, Tome 3, *op. cit.*, p.635-636.

<sup>32</sup> Rapport du Credito Franco-Italiano du 11 janvier 1926, Archivio Centrale di Stato, fonds MI PS 1929, Série J4, liasse 195, dossier Tolosa - Movimento Sovversivo. Banca sovversivi italiani, Rome.

la *Società Agricola Franco Italiana*, et l'*Associazione degli Agricoltori Italiani in Francia*<sup>33</sup>, puis par le Consorzio Agrario Franco-Italiano créé à Toulouse avec des ramifications dès le printemps 1926 à Nérac et Agen<sup>34</sup>. Ce soutien était doublé par une presse agricole italienne dirigée par des spécialistes, notamment des agronomes. Très riche en titres elle avait essaimé dans toute la zone d'immigration. En 1925 paraissait à Agen le mensuel *l'Agricoltore Franco-Italiano* ainsi que la rubrique *La Vita dei Campi* ( La Vie des Champs) de l'hebdomadaire *Il Corriere*, l'organe de presse de la mission catholique italienne édité à Agen à partir de 1926<sup>35</sup>.

Outre les conseils techniques, les débats sur les performances offertes par certaines méthodes ou produits, ces journaux narraient les exploits des paysans italiens installés dans le Sud-Ouest; une rubrique systématique informait les lecteurs des primes que les Italiens rapportaient dans les foires, les concours et les expositions agricoles. Tant les structures d'assistance que ces tribunes servaient à dynamiser les agriculteurs italiens, à encourager leur esprit d'initiative et chaque performance individuelle devait servir d'exemple et d'émulation. Derrière l'assistance technique, le soutien financier et l'aide à la formation permanente agricole se dissimulent la question de l'intégration : pour pouvoir bien s'intégrer, le paysan italien devait apporter la preuve de son utilité, de son apport à la richesse du pays d'accueil, et par ce biais valoriser son image.

Contrairement aux attentes des élites locales françaises, les pratiques agricoles italiennes ne firent pas école dans l'immédiat. Les propriétaires gascons se montrèrent frileux vis-à-vis des suggestions de leurs métayers italiens et, par prudence, avaient tendance à freiner toute innovation et leur imposer les vieilles pratiques locales. Le voisinage français lui aussi résista à ces méthodes parce qu'elles étaient le reflet de la culture, la mentalité et les habitudes alimentaires de ces immigrés : jamais les Aquitains n'avaient éprouvé la nécessité de consommer du maïs, du lait et de produire eux-mêmes du blé. Les méthodes des Italiens ne furent adoptées que très progressivement par les locaux, car elles allaient dans le sens du progrès.

Sur le plan moral et culturel les institutionnels, les milieux politiques modérés et le clergé virent positivement l'arrivée des Italiens en raison des leurs valeurs traditionnelles, esprit de famille, religiosité, frugalité et sobriété.

---

<sup>33</sup> Cette initiative fut annoncée par le préfet du Lot-et-Garonne dans une lettre du 4 décembre 1925 au Ministère de l'Intérieur, Archives Départementales du Lot-et-Garonne, série 1 M 29, surveillance des Italiens.

<sup>34</sup> La naissance de cette coopérative fut annoncée par la revue *La Voce dei Campi*, 2 mai 1926, mais aussi par le journal *Il Mezzogiorno* du 10 avril, 22 mai 1926.

<sup>35</sup> Ces périodiques sont conservés à la Bibliothèque Nationale et aux Archives Départementales du Lot-et-Garonne.

*Du point de vue social, - écrivait H. Peyret – la Gascogne n'a pas eu à se plaindre de la venue de ces Italiens. Ils ont présenté en général des garanties de moralité telles qu'on ne pouvait attendre mieux d'une immigration [...] Les familles sont extrêmement prolifiques [...] La femme italienne accepte volontiers la maternité ; elle la considère sa vraie fin sur terre. L'union règne dans ces foyers. L'autorité du père de famille s'est conservée intacte. [...] Cette forte constitution de la famille provient en partie de leur esprit religieux très conservé<sup>36</sup>.*

Au travers de la bienveillance de cet accueil, l'élite traditionnelle manifestait tout son regret vers des mœurs françaises en plein mutation. Le député Joseph Barthélemy résumait cela lors d'une conférence: « du point de vue de la moralité, les immigrés italiens sont des Français d'il y a trente ans<sup>37</sup> ». De la même opinion Ludovic Naudeau dans *l'Illustration* :

*Si ces Italiens venus s'installer en ces départements élèvent de nombreux enfants, c'est-ce point parce qu'ils sont frugaux, simples près de la nature, satisfaits d'une nourriture que nos compatriotes jugeraient mesquines ? N'est-ce point parce que leurs femmes, reconnues ici à la simplicité de leur mise, pour leur plupart s'occupent peu de la mode et se contentent d'être des mères, comme l'étaient non Françaises d'il y a cent ans ?... braves unis, laborieux, économes, humbles, en leurs désirs<sup>38</sup>*

Malgré la reconnaissance par une certaine classe dominante le chemin de leur intégration dans le tissu social fut long, jalonné d'obstacles, de rejet et d'humiliation. La dispersion géographique, l'éloignement des bourgs, la méconnaissance de la langue, le dénouement initial constituèrent autant de facteurs d'isolement, de discrimination et de commisération. Longtemps, les Français ont considéré ces Italiens, en dépit de leur savoir-faire, comme inférieurs du fait de leur statut social et de leur différence culturelle.

Sur le plan des relations sociales et du vivre au quotidien, les familles italiennes ont vécu pendant des années repliées sur elles-mêmes : elles se retrouvaient et se mariaient entre elles, se confessaient aux missionnaires italiens. Dans les espaces partagés avec les Français comme l'église, l'école, les bistrotts et plus tard les bals, les deux groupes pendant longtemps se sont ignorés, voire affrontés dans des bagarres. Ainsi, jusqu'à la guerre, les Italiens et les Français ont vécu côte à côte en s'observant avec méfiance et curiosité. A propos des rapports entre Italiens et Français M. A.D. témoigne :

*Les premiers Italiens quand ils sont arrivés à St Hilaire, comme mon pauvre père, étaient regardés comme des bêtes curieuses. [...] On disait*

---

<sup>36</sup> Henry Peyret, *L'immigration de la main-d'œuvre agricole italienne en Gascogne*, op.cit., p.153-155.

<sup>37</sup> Joseph Barthélemy, conférence à la société d'économie politique à Paris, le 5 novembre 1924.

<sup>38</sup> *L'Illustration* du 13 avril 1929.

*qu'ils étaient des macaronis. Les Français étaient renfermés dans leurs petits cercles. Les Italiens se regroupaient souvent entre eux.*

Le début de la guerre fut une période particulièrement délicate pour les Italiens : l'été 39, les Gascons furent mobilisés, les Italiens, non. Les Italiens pouvaient finir normalement leur saison agricole alors que les fermes françaises manquaient de bras. Lorsque Rome déclara la guerre à la France le 10 juin 1940, les autorités françaises prirent des mesures afin de s'assurer de la neutralité des immigrés italiens, ce qui a laissé un clair souvenir à Monsieur M.B. de Godega di Sant'Urbano (Trévis) installé à Saint Hilaire :

*Quand Mussolini a déclaré la guerre à la France, on nous a fait venir à La Réole devant la mairie et on nous a demandé si on était pour la France ou pour l'Italie. Ceux qui signaient pour l'Italie allaient en camps d'internement, alors on a tous signé pour la France.*

L'après-guerre a constitué pour cette population immigrée une période de grande accélération du processus d'intégration car presque tous les paysans italiens ont évolué vers le fermage et surtout vers la propriété malgré les moyens financiers initiaux modestes et les rendements décevants de la terre gasconne. L'accomplissement de l'intégration s'est manifesté par l'accroissement des naturalisations et des mariages mixtes. Pour la commune de la Réole, l'endogamie passe de 56 % sur la période 1931-1940 à 19% pour la décennie suivante. La baisse de l'endogamie est évidente également dans les communes rurales avoisinantes puisque l'on passe d'un taux de mariage entre Italiens de 75 % à 47 %. Il était plus fréquent qu'une Italienne épouse un Français que l'inverse<sup>39</sup>. L'exogamie dans ce sens s'explique par le départ des jeunes Françaises vers la ville. Ceci amenait les jeunes français à épouser les Italiennes<sup>40</sup>.

### **Une immigration sans retour : vers l'assimilation**

La décennie 50 correspond également à la période où les enfants d'Italiens nés et scolarisés en France arrivaient à l'âge adulte. Connaissant la langue et la culture du pays d'accueil fut la première génération à se considérer comme française à part entière. C'est cette jeunesse-là qui constitue la génération de l'intégration. A l'instar des jeunes Français de souche, cette génération a déserté les activités agricoles pour s'urbaniser et exercer des métiers industriels et tertiaires. Cette génération a compté des ouvriers, des commerçants, des petits fonctionnaires, des enseignants et surtout des responsables de Pme et du Btp. Les patronymes italiens restent de nos jours très visibles dans les noms de ces entreprises.

---

<sup>39</sup> Sylvie Fescia-Bordelais, Approche démographique de l'immigration italienne dans le canton de La Réole, in *L'immigration italienne en Aquitaine*, op. cit., p.83-87.

<sup>40</sup> Pour l'aspect démographique du canton de La Réole voir, Pierre Guillaume, Approche démographique de l'immigration italienne dans le canton de La Réole, in *L'immigration italienne en Aquitaine*, op. cit., p. 71-81.

Forte de son intégration professionnelle, cette génération a investi l'espace de la politique locale comme conseillers municipaux ou maires. L'ascension sociale de cette population s'est poursuivie avec la quatrième génération ; par le biais des études, elle a parfois connu de très belles réussites professionnelles.

Malgré la proximité culturelle, la parenté des langues et des pratiques sociales l'intégration des immigrés italiens en Aquitaine et de leurs descendants a donc été le produit d'une longue histoire. Il a fallu bel et bien deux générations, une guerre, et un contexte de croissance économique pour que l'intégration s'opère. L'intégration, voire l'assimilation, s'est effectuée cependant au détriment de leur culture. Les liens avec leur pays d'origine se sont parfois définitivement rompus. La première et seconde génération sont très rarement retournées en Italie, et ont volontairement oublié la langue et perdu progressivement leurs marqueurs identitaires.

L'immigration italienne est donc un phénomène qui s'est achevé depuis longtemps mais le paysage gascon porte encore son empreinte. Par la remise en culture des terres, l'introduction des nouvelles espèces agricoles, la remise sur pied de l'habitat rural, ces immigrés ont marqué le territoire aquitain et façonné son paysage. Leur histoire est ainsi en partie l'histoire de ce territoire.

**Carmela Maltone**